Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 36 (1898)

Heft: 27

Artikel: Tout seul : dans un grand hôtel des Alpes

Autor: X.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196977

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à

L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coiré, etc. Rédaction et abonnements:

BUREAU DU « CONTEUR YAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.

S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un peu de mode.

On dirait que la mode a pressenti bien avant l'arrivée du printemps la triste figure qu'il nous ferait et qu'elle a voulu, en imaginant de gais costumes et de ravissants chapeaux aux couleurs joyeuses, nous faire rattrapper d'un côté ce que nous perdions de l'autre.

Aussi, pour mettre en pratique une maxime aussi juste que vieille, qui nous conseille de donner à chacun ce qui lui revient, nous devons rendre à la mode un hommage reconnaissant.

Car, sans elle, qu'aurions-nous eu à contempler pendant les sombres mois qui viennent de s'écouler? En haut, en bas, autour de nous, rien que de tristes choses! Le ciel morose ou menaçant, les sentiers où nous avions rêvé de passer, toujours boueux, et les gens d'un abattement, d'une humeur! on en frissonne encore!...

Mais la mode a fait glisser un rayon sur cet amas noir que prenaient les nuages épais et les cœurs abattus.

Tout est jeunesse et gaîté dans ce qu'elle a imaginé et sitôt qu'il se fait dans le ciel une petite éclaircie, notre esprit se réveille et se réjouit à l'aspect des robes et des chapeaux qui passent. — Ces derniers surtout ont été créés pour le plaisir des yeux. Il y en a de toutes les couleurs: des mauves, des roses, des jaunes, des verts et surtout des bleus; dette dernière nuance, du reste, est à l'ordre du jour, et pour qu'un chapeau soit réellement à la mode cette année, il doit être bleu, de ce bleu d'azur que les poètes mettent dans leurs rimes lorsqu'ils parlent du ciel ou des yeux doux et tendres qui font remuer leurs cœurs.

Sans causer de regrets, la mode a fait subir aux costumes un grand changement. Ils sont maintenant pourvus de manches raisonnables et quant aux immenses ballons dont nous gardons le souvenir, les dames s'occupent pendant les jours de pluie à les découdre et à les transformer en petites robes pour leurs fillettes ou leurs sœurs cadettes.

En somme, la mode nous montre plus particulièrement, cette année sa sagesse habituelle; il faut être une fée comme elle pour faire sortir de jolis costumes tout neufs des ailes d'une vieille robe et surtout pour consteller nos rues d'astres aux couleurs éclatantes qui, sous la forme de costumes et de chapeaux vaporeux nous produisent l'effet d'un arc-en-ciel descendu sur la terre.

(Une abonnée neuchâteloise,)

Tout seul

dans un grand hôtel des Alpes.

L'hôtel a ouvert le 15 mai, comme l'annonçait la réclame, avec vignette, publiée en plusieurs langues dans les principaux journaux du pays, d'Europe et mème d'Amérique.

Jamais réclame plus alléchante. Rien n'y manquait. Situation unique, vue superbe, air salubre, eau abondante. Tout le confort moderne. Distractions de tous genres. Lumière électrique, ascenseurs, etc., etc. Pour finir, mérite plus précieux encore : « Prix modérés. »

Le 15 mai, au matin, tout le monde était à son poste. Le directeur, rasé de frais, irréprochable dans sa redingote. Le portier et les petits commissionnaires, en livrée bleu de ciel, galonnés de la tête aux pieds. Les sommeliers, en frac, cravate blanche, gilet largement ouvert sur un plastron, dont l'éclat n'avait d'égal que les vestes et les bonnets copieusement empesés des cuisiniers. Les filles de chambre, en tablier à bavette, la tête coiffée d'un gracieux bonnet à ruche tuyautée.

Dans les caves, les crus les plus réputés s'alignaient en rangs pressés; les capsules métalliques des bouteilles brillaient dans l'ombre comme des myriades d'étoiles. Le garde-manger regorgeait de provisions de toutes sortes. Debout, au milieu de sa cuisine, dans l'attitude d'un général passant une revue, le chef promenait un regard satisfait sur les hautes bouilloires reluisantes, sur la longue suite étincelante des casseroles, des moules de toutes formes, de toutes grandeurs, disposés par rang de taille contre les murs. Il était prêt pour le « coup de feu ».

Devant le perron, l'omnibus fraichement reverni, attelé de trois chevaux, cocher devant, laquais derrière, allait partir pour la gare, à la cormète des dients

conquête des clients.

La cloche du diner, elle-mème, se réveillant de son long sommeil, semblait impatiente d'annoncer: « Ces dames et ces messieurs sont servis! »

Du directeur au garçon chargé de cirer les chaussures, tout ce monde avait le sourire sur les lèvres, ce sourire traditionnel dans l'honorable corporation, ce sourire qui ne doit jamais faillir, quel que soit le temps, quelles que soient les circonstances, et qui veut dire : « Soyez les bienvenus, on vous attendait. »

Déjà l'on escomptait les recettes et les gratifications, qui ne pouvaient manquer d'être fructueuses, si le soleil voulait bien accorder son précieux concours.

Le jour de l'ouverture, malgré un temps superbe, l'omnibus rentra à vide.

Le second jour il plut, puis le troisième, puis le quatrième, et ainsi de suite. Chaque matin, le garçon de peine cirait, à l'œil, les chaussures de ses camarades; les filles de chambre frotaient les parquets, qui se ternissaient, lavaient les fenètres, salies par la pluie; les cuisiniers redonnaient un coup de torchon aux cuivres; les sommeliers entretenaient l'argenterie. Deux fois par jour, l'omnibus descendait en vain au chemin de fer, tandis que le directeur lançait l'ordre aux journaux de répéter l'annonce, au bas de laquelle il faisait ajouter:

Séjour d'élé incomparable; proximité de forêts de sapins; excursions variées. Conditions spéciales pour séjour prolongé. Chauffage central.

Huit jours se sont écoulés dans cette pénible attente. Le temps semble s'eméliorer.

L'omnibus amène un client. Quelle au-

baine! L'espoir renaît. Le personnel de l'hôtel, à peu près au complet, est sur la terrasse pour le recevoir. A la vue de tout ce monde, le pauvre homme est pour se trouver mal.

On lui donne la meilleure pièce. Dans leur empressement, les filles de chambre manquent de l'inonder, en lui apportant de l'eau pour se rafraichir. Le directeur, avec mille précautions, lui annonce qu'il est le premier, le seul hôte de la maison, mais qu'il attend tous les jours de nouveaux arrivants. Les demandes sont nombreuses.

Craignant pour lui la solitude de la vaste salle à manger, on lui fait prendre ses repas dans un petit salon. A table, six garçons sont en faction derrière lui, prévenant ses moindres désirs. Le directeur vient lui tenir compagnie; il lui parle du charme de la contrée, des courses variées qu'on y peut faire. Veut il sortir, trois ou quatre sommeliers s'empressent autour de lui; un lui passe son pardessus, un autre lui tend sa canne, un troisième, son chapeau. Tous les soirs on fait bassiner son lit.

Le surlendemain de son arrivée, la pluie a recommencé. Il fait froid. De gros nuages trainent le long des montagnes, masquant les sommets, tandis qu'en bas, la plaine est noyée dans le brouillard.

Voyant que son client commence à trouver le temps long, le directeur s'ingénie à découvrir de nouvelles distractions. Il le promène dans tout l'hôtel, dont il lui fait admirer les installations perfectionnées. Des caves aux greniers, il visite tout. Le chauffage central, l'usine d'électricité, les appareils de bains, de douches n'ont plus pour lui de secrets.

Le matin, à son lever, son premier soin est de descendre au bureau, pour consulter le baromètre. Comme celui-ci restait toujours bas, le directeur l'a prudemment fait enlever et dit à son client qu'il est en réparation. La matinée se passe en causeries, dans le bureau, âu coin d'un bon feu. Sitôt qu'on entend, au loin, les grelots des chevaux de l'omnibus, revenant du chemin de fer, tout le monde est sur la porte. Mais, hélas, personne dans la voiture.

L'après-midi, ce sont d'interminables parties de whist, d'échecs, de billard, avec le directeur ou son secrétaire. Si, par hasard, le soleil paraît un instant, les voilà dehors. Le directeur et son client, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, font une partie de tonneau sur la terrasse détrempée, tandis que, à côté d'eux, le jardinier profite de réparer, tant bien que mal, les dégâts causés par la pluie dans ses plantations.

Quand le directeur ne peut sortir, le client s'en va tout seul, sous son parapluie, enveloppé dans son manteau, jusqu'au village voisin. Il faut bien varier les plaisirs. Il entre à l'auberge, s'attable avec les paysans, puis, tout en dégustant un apéritif, les questionne sur le temps: « Eh bien, messieurs, demandetil, croyez-vous que la pluie et le froid durent encore longtemps? Ce n'est guère possible. »

Et ces braves paysans de lui répondre, après avoir échangé furtivement un regard qui sem-

ble indiquer qu'ils sont tous du même avis:

— Hum! hum! mossieu, tout est possible cette année; on n'ose rien dire. La pluie peut encore durer quelques jours, tout comme y pourrait faire beau, là, tout d'un coup. Mais, on n'a pas beaucoup d'espoir. Qu'en dis-tu, Pierre, la Dent ne làche pas son bonnet? Et voyez-vous. mossieu, quand la Dent a son bonnet, c'est mauvais signe.

bonnet, c'est mauvais signe.
Alors, tout songeur, sous la pluie qui continue, le pauvre client reprend le chemin de l'hôtel. Sur la porte, le directeur, heureux de le voir revenir, le reçoit avec son plus gracieux sourire. Mais lui, maintenant, est dépité. Il lui semble qu'il est dans une prison. Le bruit de ses pas, résonnant dans les grands corridors déserts, lui fait une impression pénible. Il se laisse choir dans son fauteuil. Tandis qu'il écoute le bruit de la pluie tombant sur le toit de zinc de la véranda, bruit qui le poursuit comme une obsession douloureuse, il songe à cet hôtel immense, à ce directeur, à cette armée de cuisiniers, de sommeliers, de filles de chambre. Il revoit, comme dans un rève, les longues files de bouteilles s'étageant dans les caves, les montagnes de provisions empilées dans le garde-manger; il entend le ronflement de l'immense calorifère, qui distribue sa chaleur dans toute la maison; le bruit de la machine électrique faisant monter et descendre les ascenseurs et répandant partout la lumière, et il se dit que depuis quinze jours qui lui ont semblé comme un siècle - tout cela ne travaille, ne fonctionne que pour lui seul. Puis, affreux cauchemar, il se voit tout d'un coup transporté dans le bureau du directeur; sur le pupitre est étalé le grand-livre. D'un côté, il voit la liste des frais d'exploitation qui s'allonge, s'allonge désespérément; de l'autre côté, il ne voit que son nom, rien que celui-là. Il tressaille ; la frayeur le saisit. Il se demande avec angoisse si c'est lui, lui tout seul qui devra rétablir l'équilibre, faire la compensation. Il veut fuir, mais il recule à l'idée de la note, à l'idée de toutes ces mains tendues qui l'attendent à sa sortie, dont il est la seule espérance et qui, depuis quinze jours, ont acquis de nombreux titres à sa générosité.

Alors, dans un suprême désespoir, qu'il ne peut contenir, il s'écrie : « O soleil, aie pitié de nous. Perce ce voile de nuages qui nous empêche de contempler ta gloire; dissipe ces brouillards qui nous glacent. Que sous l'influence de ta bienfaisante chaleur, fondent les neiges qui recouvrent encore les pâturages, afin que les échos des monts résonnent du iou-eh des pâtres, des sonnailles des troupeaux! Parais, afin qu'on entende, sur les routes ensoleillées, les grelots des diligences emportant vers la montagne tous les écoliers en vacances, tous les citadins, soupirant après le grand air, après la liberté; afin que les touristes puissent, chaque matin, des hautes cimes, te saluer, joyeux, à ton lever! »

— Que le ciel vous entende! exclame une

C'est le directeur. Toujours inquiet lorsqu'il est quelques instants sans voir son, client, le seul, l'unique, il vient aux nouvelles. X.

Niaffet et lo lutenient.

Cosse se passave dein lo teimps dai bounes vilhes casernes N° ion et N° dou, io le sordats allavont férè l'exerciço su la plliace de Montbénon.

Dein cé teimps, lè dzouvenès dzeins, que passàvont l'écoula, n'étiont pas menà à l'allemanda coumeint ora, quand bin fasiont tré ti lào serviço bin adrai et que l'étiont asse crâno militéro qu'ào dzo dè hoai.

N'y a qu'à dévezâ avoué clliâo vilho dâi campagnès dè Bâlà, dè quarante-sa et tant d'autro ïo on ouïessài cratsi la mitraille et vo deront que l'ont bio fèrè, que, du la révejon, lo militéro n'est quasu perein et que, du adon, n'ont jamé ouzà reinmourdzi 'na dierra po dè bon.

Lè z'autro iadzo, lè sordats fraternisàvont bin mé avoué lào lutenients et lào capiténo et s'ein geinàvont pas tant coumeint ora; prâo soveint, cllião z'officiers allàvont bairè on verro avoué lè sordats et, quand l'étiont su lè reings et que y'avai repou, vegnivant déveza avoué leu et contà dài gandoisès, tot coumeint se l'étiont ti d'apareints. Ora, allà-lai, cllião dzouvenès dzeins que passont l'écoula n'oùzont pa pi totsi la man à lào capiténo, quand bin mimo sariont dao mimo saccllio et sont tant tegnus fermo qu'on caporat n'ouzè pa pi démandà dào fu à n'on pioupiou quand bin l'ariont coumeniyi einseimbllio. Que volliài-vo, l'est lo respet dài galons, coumeint diont.

L'âi avâi dein 'na compagni de vortigeu on gaillà de pe la Comba, qu'on l'âi desâi Niaffet, po cein que lo boutafrou l'ai manquâve pas; l'ein avâi ade dâi totes galézès à deré, et quand l'avâi lo mor ein route, sai su le reings, sai âo repou, fasâi crévà de rire tot lo peloton, avoué le guieuseri que débitâve.

Lè z'officiers lo cognessant du grantein po cein que l'avâi dza fé on part dè camps, assebin, quand l'aviont coumandà repou, sè ramassavant quasu tré ti vai lo peloton à Niaffet po poai recaffà on bocon.

On iadzo, que l'étiont dinse on part étài su l'herba, on dzouveno lutenient que volliàvè passà po on tot fin dese à noutron mina-mor:

— Dis-vai, Niaffet, n'ein a-tou pas iena à no contà sta véprà?

— Binsu, l'âi repond l'autro; mâ n'ouzo pas la vo derè!

- Et porquiet?

- Per cein que vo mè faria coffra po sta né, se la vo ditès!

— Dis-la adé, te n'as rein a risquâ, n'aussè pas poairè, firont ti cllião galounâ qu'étiont quie.

— Du que l'est dinse, va que sâi de. Et bin, dese Niaffet âo lutenient, sédès-vo quinna differeinça l'ai a eintrè lo tâi dè la mâison dè force et voutra casquietta?

— Ma fai na, n'ein sé rein! dese lo dzouveno traina-palassa.

— Et bin, få lo vortigeu, y'ein a min, por cein que ti dou achottont dâi crouïès guieux!..

Ma fai, vo z'aria falliu vaire clliao z'officiers et tota la compagni coumeint sè maillivont lè coutès dao tant que recaffavont; ma, lo pourro lutenient que la trovave on bocon forta, sè moozai la leingua et rizai dzauno, ka l'avai 'na vergogne dao tonéro d'avai étà dinse refé pè cé tsancro de Niaffet; et coumeint l'aviont ti promet que ne l'ai bailléront min dè clliou, n'ouzave tot parai rein derè, ma sè peinsave tot balameint dè lai reindrè tot lo drai la mounia de sa pice; adon ye revint vai lo vortigeu et l'ai dese:

— Et bin, du que t'as tant crouïa plliatena, sâ-tou mè derè dierro faut d'aunès dè grisette po veti on bourrisquo?

Adon Niaffet fâ état dè sè grattâ derrâi n'orolhiè et repond âo lutenient :

— Ma fài, n'ein sé rein âo justo, mà cein est prâo ézi à savai : vo n'arià qu'à démanda cein âo Cosandai que vo z'a fé voutra tunique et voutrès tsaussès!...

Stu iadzo, vo z'arâi falliu ourè quinnès recaffârès l'ont fe dein tot lo peloton, assebin po lè férè botsi, lo lutenient, que radzivè, s'est dépatsi dè vito trérè son sabro et dè coumandâ:

– Hardi! à vos rangs!

Maman...

Nous étions six officiers couchés dans le salon du petit château de Longueval, brès de Beaugency, transformé en ambulance. Tous les six nous avions été blessés à Coulmiers. Aucun de nous ne paraissait en danger de mort, et les premiers jours de flèvre passés, la douleur des plaies se calmant peu à peu et ne revenant que par instants, la joie de vivre avait repris le dessus. Inconnus la veille les uns aux autres, nous nous étions réciproquement présentés nous-mêmes, devenus tout de suite intimes comme liés par une parenté, celle du sang versé en commun dans la même plaine.

On savait les Prussiens en retraite, Orléans réoccupé par nos troupes, et nos entretiens d'un lit à l'autre avaient une note joyeuse, un reflet de victoire.

Trois d'entre nous sortaient de Saint-Cyr et, bien que d'âges, de promotions et de grades différents, nous avions aussitôt repris notre bonne camaraderie de jeunesse, évoquant les souvenirs de l'Ecole, communs à tous, retrouvant la langue spéciale du bahut et nous appelant Monsieur Bazar: sans compter le nombre de galons que portaient les manches des tuniques gisantes sur nos lits.

des tuniques gisantes sur nos lits.

L'un de nous était déjà commandant, tout jeune pourtant, échappé de Sedan, spirituel, gai, entraînant dans sa conversation, alerte comme il avait dû l'être à la tête de son bataillon. Celui-là avait deux balles dans la cuisse. L'autre, tout frais sorti de l'Ecole juste pour la guerre, avait reçu un éclat d'obus au côté la première fois qu'il avait vu le feu. Pour moi, arrivé d'Afrique un mois avant comme capitaine de la légion étrangère, je possédais un bras labouré par un biscaïen, de la main à l'épaule. Je m'étais refusé à l'amputation, préférant mourir à rester manchot du bras droit, et bien m'en a pris puisque je suis aujourd'hui debout avec l'usage de mes deux bras.

Les autres étaient un capitaine d'artillerie, que nous appelions M. Pipo, et qui, pris par les deux jambes, se mettait gravement sur son séant et prétendait nous faire des conférences sur la balistique et les règles de la trajectoire, ce qui lui valait des grognements tumultueux et peu encourageants; puis un lieutenant du train, le meilleur des homes, mais qui ne pouvait parler sans jurer comme cinquante païens, d'autant plus irrité qu'une balle très mal placée l'obligeait à rester couché sur le ventre et lui faisait craindre de ne plus pouvoir jamais s'asseoir; enfin le dernier, mon voisin de lit, un petit officier de mobiles presque imberbe, le plus malade de nous tous, avec un coup de feu dans la poitrine, mais sans qu'aucun organe essentiel fût lésé.

Nous menions vraiment joyeuse vie dans notre ambulance, et ceux d'entre nous qui vivent encore se souviennent avec attendrissement de ce que nous appelions notre villégiature, dans cette grande pièce aérée, aux lambris blancs rechampis de filets d'or aux corniches moulées, avec un plafond représentant un ciel riant où voltigeaient de petits amours roses au milieu de nuages blancs et floconneux.

Par trois grandes fenêtres, nous apercevions les arbres du parc couverts de givre, et nous éprouvions un sentiment de bien-être égoïste à être bien au chaud dans l'atmosphère tiède de notre salon et au repos dans nos bons lits, en songeant aux misères de froid et de fatignes i adis subjus

res de froid et de fatigues jadis subjes.

Puis ce qui animait, éclairait, embellissait tout pour nous, c'était la sœur de charité qui nous soignait. O chère sainte sœur, qu'elle était jolie, sans s'en douter, sous sa cornette aux ailes flottantes, dans leur blancheur, comme des ailes d'anges, avec ses yeux bleus, limpides et profonds comme un ciel pur, qui révélait ses cheveux blonds soigneusement cachés sous son voile de vierge, avec son teint aussi rose et frais qu'une aurore de printemps, avec son sourire si clair, si jeune, remède suprême et délicieux de nos souffrances.

Qu'elle était simple et bonne, la chère sainte sœur, quand elle entrait si doucement qu'on eût cru à une apparition céleste et que sa voix d'argent nous disait si gaiement le matin: « Eh bien! comment cela va-t-il mes enfants? » C'était si gracieux ces mots: « mes enfants», adressés par cette bouche mignonne à ces six soldats, dont deux ou trois dépassaient de vingt ans son âge! Comme aussi nous étions des enfants soumis et obéissants à ses moindres ordres! Combien vite nous nous taisions quand elle disait: « Ne faites pas